

## POURQUOI LES MONTAGNES NE SE RENCONTRENT JAMAIS

*On dit qu'il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent jamais.  
Mais il n'en fut pas toujours ainsi.*

*Cet après-midi, le vent dans la forêt m'a raconté une histoire. D'abord je n'ai rien compris au vague murmure des branches, puis le conte des grands arbres m'est devenu clair, évident. Sans doute ne rendrai-je que bien maladroitement la vaste épopée que j'ai entendue : comment dire un frisson de noisetier, la chute d'une pierre, le roulement sourd de la brise dans les sapins, et même le trémolo d'un oiseau précédent le silence si apaisant qu'il en devient inquiétant de la nature s'éveillant aux premiers rayons timides du soleil d'un printemps précoce ? Mais risquant la maladresse, je me lance dans la transcription du récit de la nature.*

" C'était il y bien longtemps... Si longtemps que l'homme ne connaissait point encore la terre et réciproquement. De ce temps enfoui sous des milliers de guerres, de cris de nouveaux-nés, de forêts dévastées, de découvertes prodigieuses, ne reste pour les éléments que le souvenir du calme le plus absolu qui se fut vu en notre monde. Sans doute encore de nos jours faudrait-il parcourir bien des galaxies pour trouver pareille sérénité. Alors les fleurs se rendaient à chaque nouvelle lune célébrer quelque fête mystérieuse dans les clairières sans que quiconque ne s'étonnât de cette migration. De même, personne ne se préoccupait de savoir si les renards dévoreraient trop de poules et les poules trop de vers... Nul ne se souciait d'équilibre mondial, de génération spontanée, de liberté des mœurs, pas plus qu'il ne serait venu l'idée à quiconque d'organiser un concours pour désigner le cerf le plus rapide, le dinosaure le plus musclé ou le ruisseau le plus clair. Chacun était ce qu'il était et s'en satisfaisait.

C'est dans ce sain climat de décontraction que le vieux massif armoricain eut une idée. " Je commence à vieillir, se dit-il, et je n'ai jamais songé à voyager ni vu quelques camarades dont me parle les rares passants qui ont couru le vaste monde. Il est grand temps de remédier à tout cela." Se jugeant trop vieux pour quitter son territoire, il se décida à inviter toutes les montagnes de la terre à venir passer quelques jours au bord de l'Océan Atlantique. Des messagers partirent aux quatre coins de la planète. Un nuage passant par là se chargea

d'aller au Japon, un cachalot se dirigea vers les Andes tandis qu'un goéland se hâta jusqu'aux rocheuses. Un renard se chargea d'aller prévenir les Alpes, lesquelles dépêchèrent un pigeon voyageur qui poussa jusqu'aux Vosges d'où partirent des cigognes pour le Hoggart...

Et toutes les montagnes répondirent à l'invitation par l'affirmative. Le temps de se préparer une parure de voyage, de désigner quelques pics pour préserver leur place de quelqu'improbable invasion et elles se mirent en marche.

Inutile de dire quel frisson de passion saisit la terre... Les fleuves firent parfois un détour pour voir passer les géants débonnaires venus de si loin. Quelques plaines se plaignirent du passage des mastodontes, mais la plupart fut heureux de faire connaissance avec celles dont tous parlaient mais qu'on n'avait jamais vu auparavant.

Quand au grand rassemblement dans les bras armoricains, ce fut un grandiose tableau, haut en couleur et en son, dans un vacarme indescriptible. Ce fut le massif écossais jouant de la cornemuse, l'Himalaya suivant son yéti porte-drapeau, l'Atlas descendant de son chameau, la Cordillère des Andes s'exclamant que ce n'était pas le Pérou et l'Oural la consolant en lui offrant de la vodka. Enfin arriva le dernier invité, le Jura fumant la pipe qui se fit pardonner de tous en offrant à chacun une pierre fine qu'il avait taillé.

Et la fête commença : ce furent banquets largement arrosés des meilleurs crus, chansons des quatre coins du monde, escapades dans les proches Vendée et Normandie.... On consacra également un temps à la baignade, agrémentée d'un hilarant concours de plongeurs suivi du repos sur les bords rocheux de la pointe du Raz. L'on joua aux cartes, on raconta des histoires, on fit même quelques projets. Pour résumer la fête, disons qu'elle fut proportionnelle à la taille des convives et qu'elle dura bien quinze jours, au bout desquels les voisins se plaignirent. Ce fut d'abord la Manche qui dépêcha un banc de thons pour signaler qu'il y avait trop de bruit le soir, et puis ce fut la Vendée qui exigea que l'on s'excusât de faire tant de vagues qui nuisaient à sa santé. Elle souligna qu'elle n'avait manqué à aucun de ses devoirs d'hôtesse, mais qu'il ne fallait pas abuser... Et pour finir, ce fut l'Océan Atlantique lui-même qui déclara que ses nombreux locataires commençaient à se plaindre : même la vieille pieuvre du sous-sol avait menacé de déménager!

Le premier mouvement des montagnes fut de se serrer les pics, de hurler en chœur au scandale : Comment ? On ne pouvait plus se retrouver entre amis ? Quelle époque vivait-

on pour que les autres fussent si peu sensibles à la fête ?

Mais la réflexion amena à rechercher un coupable. Ainsi le Mont Fuji accusa-t-il l'Everest de plonger sans retenue et d'être cause de tant de plaintes, mais celui-ci dit que la faute incombait aux volcans africains qui ne cessaient de tousser, lesquels déclarèrent qu'ils étaient incommodés par l'odeur du tabac fumé par le Jura qui soupçonna les Rocheuses d'avoir abusé du whisky à ne plus pouvoir tenir debout qui rétorquèrent que l'Oural n'avait rien à lui rendre si l'on considérait sa consommation de Vodka... Le moindre petit défaut fut mis en évidence et tout se termina par une dispute de grande tenue : roulements d'avalanches, grondements volcaniques, mugissement du vent dans les défilés étroits, murmure des arbres amplifiés par l'écho montagnard. Cela dura jusqu'à ce que la fatigue contraigne chacun au silence. Le calme revenu, on convint de la stupidité de cet émoi et que cela ne devait pas ternir les souvenirs de cette rencontre. On se sépara donc en se disant que l'air marin n'était pas si propice au calme qu'on voulait bien l'affirmer.

Sans doute en serait-on resté là, si quelques dizaines de siècles plus tard, les Montagnes Rocheuses n'avaient décidé de tenter un nouveau rapprochement. Dans une longue lettre d'invitation, elles expliquèrent que l'Océan Pacifique avait un nom qui devait inspirer confiance et que fort de l'expérience passée, tout devrait se dérouler pour le mieux. Seul, le massif armoricain se jugeant trop vieux pour un tel périple déclina l'invitation. Pour les autres, ce furent les mêmes préparatifs et le même merveilleux voyage à travers de nouvelles contrées. Les retrouvailles furent encore plus grandioses que la première rencontre. La fête qui suivit fut, si cela est possible, plus fastueuse encore que la fois précédente. On se rappela la vieille dispute, on en rit beaucoup et à l'occasion, on regretta l'absence du doyen à qui l'on devait tant. On lui porta un toast, et on donna son nom au trophée qui récompensa les sommets les plus élégants dans une compétition amicale de déguisement.

Mais fatalement arrivèrent les premières plaintes. D'abord le Canada puis le Mexique et même l'Océan Pacifique s'enquirent de savoir si un tel vacarme allait durer encore longtemps, s'indignèrent du mauvais exemple donné aux jeunes et souhaitèrent retrouver prochainement leur calme traditionnel.

Une nouvelle fois, on s'indigna de ces voisins pointilleux, avant de s'accuser mutuellement des pires méfaits : un plongeon manqué devint un acte dangereux pour les

autres, un craquement de branche fut qualifié de coup de tonnerre destiné à perturber le voisinage.

Le vacarme atteignit son comble lorsque les premiers coups furent échangés : La bataille fut terrible sans autre règle que de réduire les autres en poussière. IL fut impossible de savoir qui tapa mais au moment de panser ses blessures, les Alpes avaient quelques dents de cassées, les formes des Vosges s'étaient arrondies, le Kenya avait laissé toute sa lave dans le combat, l'Himalaya abandonnait quelques pics sur le terrain et le Tibesti avait quelques cols de plus. Les Rocheuses rassemblèrent tous les décombres dans un coin qui devint plus tard la Californie.

Le vieux bouclier canadien déclara : « Je crois que nous n'arriverons jamais à nous entendre sans déranger les autres. Je propose donc que nous rentrions chez nous et que nous y demeurions dans le calme comme par le passé. Il se trouvera toujours quelque voyageur pour donner des nouvelles des copains. De toute façon ces folies ne sont plus de mon âge. » Il salua tout le monde et prit le chemin du retour.

Les autres approuvèrent sa sagesse, remarquèrent combien le Massif armoricain avait été prudent de ne point venir car une telle bagarre l'eut sans doute achevé. On se salua une dernière fois, tout en maudissant ce traître Océan Pacifique qui portait si mal son nom et on repartit pour sa terre se promettant de ne plus en bouger.

Et toutes ont tenu parole ! Voilà pourquoi certains disent désormais qu'il y a que les montagnes qui ne se rencontrent jamais."...

*Mais il était tard; la nuit tombait sur la forêt ; une voiture passa sur la route forestière proche, faisant taire le vent, les oiseaux, les pierres. Un frisson me parcourut. J'allumai ma pipe et rentrai auprès du feu....*

## POURQUOI LA MER EST-ELLE SALEE ?

La petite Marion était à la mer avec ses parents, en un temps où l'eau de la grande bleue n'était pas encore salée, ce qui était pratique car chacun pouvait mettre la tête dans l'eau sans avoir les yeux irrités. Ce jour-là, Marion était décidée à faire toutes les bêtises pour mettre son père en colère. Elle espérait ainsi rentrer chez elle puis aller retrouver sa copine Stéphanie qui passait ses vacances à la montagne.

Pour commencer, au moment de partir à la plage, Marion mit son anorak et ses grosses chaussures. "Mais enfin, s'exclama sa maman, nous allons au bord de la mer pour nous baigner ! Mets donc ton maillot de bain !

- J'veux pas aller à la plage, j'veux aller à la montagne vers les marmottes et les glaciers !

- L'année prochaine peut-être. Cette année, nous sommes ici et nous allons profiter de la mer. Va vite te changer."

Maman n'avait pas sa voix douce habituelle. Aussi, Marion fila mettre son maillot de bain rose avec un petit nœud dans le dos.

Arrivée à la plage, pendant que ses parents nageaient, Marion resta assise, sans bouger, sur le sable fin. Son père lui cria : " Ne reste donc pas planter là à attendre que te poussent des racines, espèce de badinguette ! Trouve toi donc des copains et des copines pour jouer !!!"

Marion, en maugréant, repéra un petit garçon qui était tout seul à l'abri d'un rocher. Elle se dirigea vers lui et engagea la conversation. Son nouveau compagnon ne bougea pas. Marion prit sa pelle et lui recouvrit les pieds avec du sable. L'autre ne disait toujours rien. Alors, elle lui recouvrit les jambes, puis les bras, puis le ventre et comme il ne bougeait toujours pas, elle lui recouvrit la tête et s'éloigna chercher un autre copain. A ce moment là, une grande dame à l'air autoritaire et un petit monsieur couvert de coups de soleil, se dirigèrent vers le rocher. Ne voyant personne, ils partirent dans tous les sens, affolés, criant le prénom de Charles à tous les vents, interrogeant les uns, bousculant les autres. Finalement, il fallut aller chercher un chien de plage spécialement dressé pour retrouver le petit Charles, presque aussi rouge que son père mais pour des raisons différentes : il était au bord de

l'asphyxie ! (Ce n'est pas le nom de la mer ! Cela veut dire qu'il ne pouvait presque plus respirer !)

Le papa de Marion se doutait bien que sa fille avait quelque chose à voir dans cette affaire, et, il la disputa sévèrement. Marion répondit que Charles, au lieu de dormir n'avait qu'à jouer avec elle, et que, d'abord, elle voulait rentrer à la maison et partir à la montagne avec sa copine Stéphanie.

" Marion, ne discute pas ! Nous sommes ici et nous y resterons. D'abord, les chiens de plage sont les mêmes que les chiens d'avalanches. C'est comme si tu étais à la montagne, avec en plus, la mer pour te baigner. Joue donc avec ton bateau tout neuf, ton seau et ta pelle."

Une nouvelle fois, la fillette comprit qu'il ne servait à rien d'insister. Elle prit donc son seau et sa pelle et alla s'asseoir au bord de l'eau sur les rochers. Dans l'un deux, elle remarqua un petit trou qu'elle décida de remplir. Elle plongeait son seau dans la mer puis le versait dans le trou. Le jeu dura longtemps sans qu'elle parvint à apaiser la soif des rochers. Elle s'obstinait et ses parents trouvant qu'enfin leur fille était devenue raisonnable, profitaient de l'instant pour se reposer. Mais bientôt, le niveau de la mer se mit à baisser, à baisser, à baisser tellement que les baigneurs n'eurent plus d'eau pour nager. En colère, ils se dirigèrent vers Marion. Ses parents durent calmer les vacanciers et bien-sur, disputèrent la fillette qui cette fois ne comprenait pas pourquoi elle se faisait gronder. Elle trouva cela tellement injuste qu'elle se mit à pleurer. Ses grosses larmes salées coulèrent comme un ruisseau de ses yeux et se dirigèrent vers la mer qui retrouva bientôt son niveau normal pour le plus grand plaisir de tous. Bien sûr, désormais la mer était salée et l'eau piquait les yeux des gens qui plongeaient la tête dedans. Mais les enfants y trouvèrent bientôt un avantage en s'apercevant qu'il était maintenant plus facile de faire la planche et de nager. Tous allèrent donc remercier Marion qui se fit plein d'amis pour le reste du séjour. Évidemment, Stéphanie lui manquait, mais elle savait qu'elle la retrouverait bientôt. Aussi put-elle jouer avec son bateau, son seau et sa pelle pendant que son père lisait son journal.